

un octroi de 1,500 à 1,800 piastres par mille, les municipalités n'auront ainsi que 2,500 piastres à souscrire par chaque mille du chemin qui passe à dans leurs limites.

M. Foster, de St. Simon, invité à donner son opinion sur la question, insista sur les avantages qu'on retirerait à construire la ligne projetée à voie étroite, c'est-à-dire de 3 pieds. Il estime qu'avec une telle jauge, on épargnera au moins un tiers des frais dans le matériel roulant. Quant à l'utilité des chemins de fer, il n'est pas besoin dit-il, d'essayer de vous en donner des preuves. Les Etats-Unis sont voisins, et il suffit de faire attention à la prospérité dont ils jouissent, prospérité due pour la presque totalité à leurs réseaux de chemin de fer.

Voici les résolutions passées durant le cours de l'assemblée :

P. E. Roy, Ecr., de St. Pie, secondé par L. T. Brodeur, Ecr., de St. Hugues, propose : Qu'il est avantageux d'avoir une communication par chemin de fer, entre les eaux du lac Champlain, à ou près de Phillipsburg et les eaux navigables de l'Yamaska, à ou près de St. Michel d'Yamaska. Agréé.

Proposé par G. C. Dessaulles, Ecr., maire de St. Hyacinthe, secondé par le Dr. Chagnon, de St. Pie : Que les messieurs suivants composent le comité des Directeurs provisoires pour conduire les affaires de la compagnie et prendre tous les arrangements nécessaires à cet effet : J. W. Eaton, Phillipsburg ; Dr. Meighs, Bedford ; R. McCorkill, West Farnham ; G. Auger, St. Pie ; Ant. Casavant, St. Dominique ; Ant. Cabana, Ste. Rosalie ; A. Desgranges, L'Ange-Gardien ; J. B. Bourgeois, Cîrê de St. Hyacinthe ; Ls. Marin, père, paroisse de Notre-Dame St. Hyacinthe ; F. X. Cadioux, St. Simon ; E. Lafontaine, St. Hugues ; N. C. Fisk, St. Paul d'Abbotsford ; N. Fagnan, St. Marcel ; Max. Beaupré, St. Michel d'Yamaska et G. A. Massue, St. Aimé. Agréé.

Puis sur motion du Dr. Chagnon, des remerciements sont votés au président et aux secrétaires, et l'assemblée s'ajourne.

Immédiatement après cette assemblée le comité des directeurs provisoires s'est assemblé au même lieu, sous la présidence de M. J. B. Bourgeois.

T. R. Roberts, Ecr., de Phillipsburg, a été nommé secrétaire-trésorier du comité et un sous-comité fut choisi composé de MM. Bourgeois, McCorkill, Auger, Eaton et Lafontaine.

Il fut ensuite décidé que chaque paroisse intéressée serait invitée à souscrire trente piastres pour faire face aux dépenses préliminaires et de suite les localités suivantes souscrivirent le montant demandé : Ville de St. Hyacinthe, Abbotsford, Phillipsburg, West Farnham, St. Simon et St. Hugues.

MM. Bourgeois, Roberts et Mercier furent chargés de préparer de suite la charte d'incorporation.

Ceux qui gardent des chevaux devraient leur donner deux fois par semaine, une poignée de sel et de cendres, à la proportion de trois parties de sel pour une de cendres. Les chevaux aiment beaucoup ce mélange qui leur tient le poil doux et fin. C'est en même temps un préservatif contre les vers, la colique, &c. Ils se trouvent également bien d'un mélange d'un peu de fleur de soufre, de sel et de cendres, donne une fois toutes les deux ou trois semaines. Pareillement, si on en donne aux autres animaux on en obtiendra le même bon résultat.

Le revenu de la Confédération va être cette année, de dix neuf millions de piastres. Que l'on compare ce chiffre avec celui des revenus des provinces qui composent la puissance, en 1841, et l'on sera étonné du résultat obtenu en trente ans. Celui des deux Canadas était, en 1841, de deux cent soixante et neuf mille louis, ou un million soixante-et-seize mille piastres.

Si, aux dix neuf millions du revenu de la Confédération vous ajoutez celui qui a été laissé aux provinces par l'acte de 1867, vous trouverez que le revenu total de l'Amérique Britannique du Nord s'est doublé vingt fois depuis 1841. C'est un résultat certainement prodigieux et dont nous devons être fiers, tout en constatant que la Confédération surtout a donné un développement prodigieux à notre commerce et à nos industries.—J. de Québec.

NE VENDEZ PAS LES MEILLEURS VEAUX.

Une vache bien choisie rapportera sans peine de \$80 à 100 piastres par année. La vache qui donnera une livre de beurre par jour pendant six mois et une demie livre par jour pendant deux ou trois autres mois, est moins chère à cent piastres qu'une autre de cinquante piastres mais qui rapporterait la moitié moins. Il y a plus de mauvaises vaches que de bonnes et lorsqu'on ne donne que peu ou point d'attention à l'amélioration du bétail, les bonnes vaches deviennent de plus en plus rares.

Si un cultivateur désire se procurer de bonnes vaches qu'il agisse comme le marchand de bestiaux qui constamment furette les campagnes dans tous les sens, afin de satisfaire aux demandes des grands centres. De cette manière, les cultures sont constamment mises à contribution. Mais cela ne serait pas dommageable, si le nombre d'animaux se maintenait et les bestiaux vendus étaient remplacés par les jeunes sujets. Voilà la difficulté. On demande non-seulement des vaches mais les veaux sont aussi recherchés. Les cultivateurs sont à tout moment sollicités par les commerçants et les bouchers du voisinage ou des localités éloignées de vendre leurs veaux. Le plus grand nombre ne peut résister à l'attraction

d'un beau billet de banque tout neuf. Il va sans dire qu'on choisit les plus beaux veaux et ceux-ci proviennent ordinairement des meilleurs vaches.

Dix piastres sont regardées comme un très bon prix pour une bête d'un an. De même cinq piastres seraient un prix très élevé pour un mirot de germes de patates ; mais bien peu de cultivateurs seraient tentés de les arracher pour cette somme. Eh bien, ne vend-il pas la semence d'une magnifique récolte lorsqu'il se prive de ses plus beaux veaux. On dit souvent qu'il est plus coûteux d'élever une vache que de l'acheter. Ceci est complètement faux, comme on s'en convaincra si l'on veut prendre la peine de calculer. Mais si c'était vrai aujourd'hui, il n'en serait pas longtemps ainsi, car il faut élever des vaches, et ceux qui se livrent à cet élevage doivent en retirer du profit sans quoi ils ne le feraient pas. Nous avouons qu'on a quelque raison de dire que l'élevage des vaches n'est pas profitable, quoique ce soit faux, et voici cette raison : On choisit les plus mauvaises vaches pour élever ; et comme il en coûte autant et quelquesfois plus pour nourrir le chétif nourrisson d'une vache encore plus chétive, jusqu'à ce qu'ils atteignent la valeur de 25 ou 30 piastres, qu'il en coûterait pour la nourriture du bon veau d'une excellente vache lequel vaudrait le double de cette somme à deux ans ; il s'en suit qu'il y a perte pour le cultivateur non pas indirectement mais directement parce qu'il a dépensé plus qu'il ne peut recevoir. Un marchand qui ferait de telles affaires donnerait bientôt de l'ouvrage à un syndicat ou au juge d'une banqueroute ; mais telles sont les avantages de la profession agricole que le cultivateur peut vivre et même réussir en dépit de ses spéculations sans qu'en ni tête.

Qu'il fût de la culture comme l'on fait les bonnes affaires dans le commerce ; qu'il écrive et calcule ses résultats, comme d'autres hommes sont obligés de le faire, et l'on verra qu'il n'y a aucune opération culturable qui ne paie un meilleur intérêt en sus de la rémunération nécessaire pour le travail de la surveillance, pourvu que ce travail et cette surveillance soient seulement bien dirigés. Il verra surtout qu'il y a dans une bonne génisse plus d'argent que le boucher ne pourrait lui en donner, s'il veut permettre à l'animal de le lui montrer. De même pour un taureau, si l'on veut en choisir un que ce soit le meilleur. C'est par la sélection que les races actuelles de bétail pur sang ont été créées, et c'est par le moyen contraire que le bétail indigène a dégénéré. Notre bétail indigène sort de bonnes sources et si les meilleurs veaux sont gardés pour la ferme, on verra bien être un meilleur approvisionnement de bonnes vaches.

Traduit de l'American Agriculturist.